

fiévreuse que procure une orgie et les rixes qui, presque toujours à la Nouvelle-Orléans, les accompagnaient : il s'y livrait avec trop d'ardeur.

Il était reconnu le meilleur boxeur des cercles de café qu'il fréquentait. Dans un assaut aux coups de poings, il avait fait demander quartier au premier maître de boxe de la cité. Un soir, à la sortie d'une représentation au théâtre d'Orléans, ayant lancé une pierre à travers les vitres d'une lanterne, deux watchmen s'élançèrent sur lui pour l'arrêter, d'un coup de pied il rompit trois côtes à l'un d'eux et d'un coup de poing brisa la mâchoire à l'autre, fit un bond en arrière et en un instant il avait disparu, sans que personne eut pu l'arrêter. Quoique son jeune âge ne fut pas une excuse pour ces escapades qui devenaient un peu fréquentes, nous devons ajouter néanmoins à sa louange, qu'ayant appris que l'un de ceux qu'il avait blessés était un pauvre homme, père de famille, qu'il venait de priver pour quelque temps des moyens de gagner sa vie, il lui envoya porter sa bourse avec tout ce qu'il lui restait d'argent pour ses menus plaisirs de la semaine.

Le bonhomme Meunier ignorait toutes ces folies de son protégé. Il le croyait un modèle de sagesse, c'est que maître Pierre, qui ne se grisait jamais au grand complet, avait toujours le soin de cacher ses sorties nocturnes. Vers huit heures, après le thé, il souhaitait bien innocemment le bon soir au bonhomme, remontait à sa chambre, qu'il avait eu le soin de prendre au troisième, parce que le père Meunier, qui avait la goutte, n'y pouvait monter, et une fois là, fermait la porte à clef, descendait par la fenêtre et courait la galipote le reste de la nuit.

Quelque fois au déjeuner, le lendemain d'une de ses saturnales, le bon père Meunier, en voyant le teint un peu blême et les yeux un peu cernés de Pierre, lui disait avec sollicitude :

— Mais, mon pauvre Pierre, tu étudies trop ; tu te rendras malade ; il faut que je dise à ton maître d'études de ne pas te donner d'aussi longues tâches à apprendre !

— Vous êtes trop bon, mon cher père (Pierre appelait M. Meunier son père,) je vous assure que l'étude ne me fatigue pas du tout ; au contraire j'aime ce genre d'étude, c'est mon plaisir, c'est ma joie.

— Mais dis-donc, tu dois bien savoir le latin maintenant ; comment appelles-tu, par exemple, une fourchette ?

Pierre hésita d'abord, puis s'armant du plus superbe aplomb répondit :

— Ça se dit *Pelatus* ; Cicéron ne s'en sert jamais, d'où je conclus que les fourchettes n'étaient pas d'usage de son temps. Elles ne furent inventées que longtemps après, par Nabuchodonosor, après son retour des champs.

Le père Meunier était enchanté de l'érudition de son gueux de Pierre. Il faut, se disait-il, que je l'envoie à Paris compléter son éducation. Il fera un savant !

C'était bien là son dessein, mais il remettait de jours en jours, ne pouvant se résoudre à s'en séparer.

Enfin une affaire sérieuse, que s'était faite le jeune Pierre à l'occasion d'une affaire d'amour à la guinguette, le força de se cacher pendant plusieurs jours. Il avait eu le malheur de tuer son adversaire dans un duel qu'il eut à la carabine avec un Créole Louisianais. Le père Meunier fut obligé, pour le

soustraire aux recherches de la police, de le faire embarquer secrètement à bord d'un navire qui partait pour le Havre.

Ce premier voyage de Pierre, à l'âge de dix-neuf ans, déterminait son goût pour la mer.

C'était son plus grand plaisir que de monter dans les mâts, de courir sur les vergues, de monter par les hautbans du mât d'artimon et de descendre par le beaupré, en se laissant glisser par les étais du hunier de la misaine.

Pierre passa deux ans à Paris, visita les principales villes du Continent, et après avoir fait un séjour de six mois à Londres, revint à la Nouvelle-Orléans, où son goût pour la marine se réveilla avec tant de force, que le père Meunier ne crut pouvoir mieux faire, que de le mettre sous les soins du capitaine Frémont, pour lui faire faire son apprentissage de marin.

Au moment où nous parlons, Pierre avait trente ans, et il était capitaine du *Zéphyr* depuis trois ans.

Un grand changement s'était opéré dans son caractère et son comportement, depuis qu'il s'était vu maître absolu à bord d'un vaisseau, ayant sous sa responsabilité la vie des matelots et des passagers, les biens de son armateur, l'honneur de son pavillon et sa réputation de marin.

Un peu brusque dans ses façons, il savait néanmoins plaire par ses manières pleines d'aisance et de noblesse. Naturellement vif et bouillant, il s'étudiait à conserver son sang-froid et à rester calme au milieu des scènes les plus excitantes. Poli, affable et gai il était l'âme et l'agrément des sociétés où il se trouvait. Franc et ouvert il attirait la confiance. Brave jusqu'à la témérité, mais sans fanfaronnade ; généreux jusqu'à la prodigalité, il eut beaucoup d'amis et encore plus d'envieux. Ses matelots l'aimaient comme on aime un père ; il était bien leur père par l'attention et les égards qu'il avait pour eux. Les preuves qu'il leur avait données de son habileté comme marin, dans les plus périlleuses situations, lui avaient acquis leur plus entière confiance.

Les exercices de la mer et une vie pleine d'activité et de dangers avaient développé avantageusement toutes ses qualités corporelles et intellectuelles. Son front haut annonçait l'intelligence. Son œil noir et brillant semblait percer jusqu'au fond de la pensée. Sa bouche petite ; ses dents régulières et blanches ; ses lèvres vermeilles semblaient inviter le plaisir, quand il souriait. Sa haute stature de six pieds deux pouces, ses épaules taillées à l'hercule, ses bras nerveux, sa taille souple, tout annonçait chez le capitaine Pierre, une force et une activité extraordinaires. Mais s'il était grand, robuste et vigoureux, toute cette vigueur était gracieuse, parcequ'elle était symétrique sans avoir rien de roide ni de gêné. Plus noble tête ne se balançait peut-être jamais aussi gracieusement sur d'aussi larges épaules et une aussi vaste poitrine.

Tel était le capitaine Pierre ou ce "gueux de Pierre," comme l'appelait feu M. Alphonse Meunier.

Laissons le avec Monsieur le Consul Anglais et retournons un instant à la chaloupe, que nous avons laissée au port.

Les divers groupes de Signors cubiens s'étaient rapprochés peu à peu de l'endroit où se tenaient les deux matelots, que le capitaine Pierre avait laissés en soin de l'embarcation. L'un des curieux s'adressant aux matelots leur avait demandé quel était le vaisseau auquel ils appartenaient.